



Karim
Kattan

SEPTENTRIONALE
roman

elyzad

Septentrionale

Du même auteur

Preliminaires pour un verger futur, nouvelles, Elyzad, 2017 ; Elyzad poche, 2024.

Le Palais des deux collines, roman, Elyzad, 2021 ; Elyzad poche, 2024. Prix des cinq continents de la Francophonie.

L'Éden à l'aube, roman, Elyzad, 2024 ; Elyzad poche 2026. Prix Hors Concours, Grand Prix du Roman Métis, Prix Valery-Larbaud, Prix JesusParadis, Prix littéraire du 2^e roman, Prix du Roman gay Gérard-Goyet, Prix international Rotary-Pen Club, Prix La Cagnotte.

Hortus Conclusus, poèmes, L'extrême contemporain, 2025.

Illustrations : couverture d'après une photo de Oskar Kadaksoo, sur Unsplash ; rabats d'après une image de Logan Voss, sur Unsplash

© Éditions Elyzad, 2026
www.elyzad.com

Karim Kattan

Septentrionale

roman

elyzad

لكن قد تظهر نجمة
قد تظهر لنا نجمة أمينة
سركون بولص، «بعد الطرقات»

Mais une étoile pourrait apparaître
Pour nous, une étoile fidèle pourrait
toujours apparaître.

Sargon Boulus, « Après les chemins* »

* *L'Éclat qui reste et autres poèmes*, anthologie poétique établie
et traduite de l'arabe (Irak) par Antoine Jockey, Actes Sud /
Sindbad, 2014.

Crépuscule

1.

Plein hiver et la nuit vient chaque jour un peu plus tôt.

Avant, il aimait quand, au couchant, les lumières s'allongeaient et estompaient les formes de ce monde. Ils se promenaient dans Urusalim, ville-crêpuscule. Un royaume. Qu'il était beau, Nour, dans ce doux bruissement, son visage baigné par l'astre qui décline. Qu'il était beau quand ses yeux gris-bleu, à travers les verres sales de ses lunettes, reflétaient les troubles nuances de la ville.

Les choses autour d'eux se métamorphosaient car rien, à cette heure, n'est jamais soi-même. Le chien devenait un chat et le coq oiseau de paradis. Les jeunes femmes louves, sultanes, les jeunes hommes renards, roses. Ce qui était escarpé s'adoucissait, et ce qui était bruyant se feutrait. Agréable bourdon d'une ville qui s'assoupit.

Puis la nuit, comme un aboutissement de ce crépuscule. Le jour était englouti, se laissait engloutir. L'orange, le rose, le violet s'accomplissaient en leur expression absolue – intarissable noir.

Nour et lui se glissaient alors dans le soir comme dans un lit. C'était le temps de l'amour intime et chaud, de l'introspection mutuelle de

deux âmes. Ils chuchotaient, pour que leurs voix ne fassent pas trembler les lueurs d'Urusalim, ville-nuit. Leur royaume.

Et leur tendresse se renouvelait dans Uru endormie.

Au firmament, les étoiles et le grand astre étaient là non pour éclairer mais pour célébrer une chose plus belle que la lumière ; une épaisse chose qui était attente et promesse, matière tactile, masse de temps : la prodigieuse ténèbre.

2.

Plein hiver et le soleil peine à briller. À midi, il parvient à affirmer sa reconquête sur Iunu ; une heure plus tard, il cède. Conquis par la ténèbre, se dit-elle. La nuit est tombée, s'est propulsée du fond du ciel et a recouvert de son noir toute la Terre. Elle se demande distraitemment si on ne serait pas au solstice ; si, sur sa route, elle ne repasserait pas par Uru pour un ultime salut à la ville aux demi-lumières.

Elle monte dans sa voiture.

Elle se sent bien.

Non, ce n'est pas vrai : elle a la flemme.

Elle pense à Hind qui vit dans son pays de nuit, quelque part au nord lointain. Elle se la figure, dans ce qu'elle imagine volontiers une cabane, son visage rond, ses yeux noirs, éclairés par un feu de cheminée. Dehors, il neige, il neige, et Hind est assise près du feu. Younis à ses côtés boit un thé fumant, il est là, aucune colère sur son visage. La parfaite, impossible, image d'une fratrie heureuse dans une contrée d'hiver.

Elle touche délicatement l'écran, elle est toujours délicate avec la voiture, et le moteur gronde. Elle jette un œil dans le rétroviseur, aperçoit

ses propres yeux, une salutation d'elle-même à elle-même, son regard qui s'observe.

Flemme.

Flemme, flemme, flemme.

Mais ça va aller.

Ça ira.

Les phares creuseront un sillage, la voiture incisera la nuit, car la ténèbre est une matière vulnérable à sa vitesse.

Là où elle sera, l'ombre reculera.

Elle n'aura pas le temps de passer par Uru. Elle aura quitté sa ville, ses crépuscules, sans adieu.

La nuit tombe, d'aplomb, sur Iunu entière, ses phares et ses piliers, ses avenues et son peuple, comme s'il n'y aurait, plus jamais, de jour.

17h

1.

Il commençait à se les cailler sévère. Une heure qu'il poireautait.

L'homme de Mafkat l'avait déposé de l'autre côté avant de repartir, plein sud, loin, loin, loin de ce pays de malheur.

Il avait traversé à pied les ruines de Tjeku.

Cinq jours plus tôt, une éternité, il avait fait le chemin inverse ; le poste-frontière n'était pas encore une épave, mais une usine à transitions, un lieu vivant, quadrillé de soldats, de machines, saturé du ronron des scanners et des rayons X, des jurons et soupirs de gens coincés dans la file depuis des heures. Un engin increvable. La cacophonie du monde s'y engouffrait, se faisait petite et enragée dans cet entonnoir, avant de ressortir de l'autre côté, pas tout à fait libre, mais au moins soulagée.

Quel enfer, l'aller. Chaque frontière dans ce pays était conçue pour ça : les rapetisser, les rendre écrabouillables. Les niquer bien profond. Dans la voiture, Yara était restée silencieuse, déterminée à traverser au plus vite. Elle agrippait le volant si fort que ses phalanges avaient blanchi.

Une fois le checkpoint passé, elle avait murmuré : « Bâtards. » Lui, assis à côté, avait acquiescé, ajoutant une nuance : « Bouffons. » Car c'étaient bien des bâtards, mais surtout des bouffons. Où étaient-ils, ces bouffons, maintenant ?

Cinq jours plus tôt, il n'avait même pas remarqué que Tjeku était en bord de mer. Il n'avait pas entendu le bruit de l'eau, le va-et-vient des vagues. Le poste-frontière était un monde à soi, indéniable. Un passage qui s'affirmait par une forme d'infranchissabilité. À force de traverser ces saloperies, se disait-il, on finissait par y laisser quelque chose de soi, son âme peut-être, abandonnée, dans les différents checkpoints et postes-frontières de ce petit petit pays.

Maintenant, debout au bord de la route, il voyait enfin ce qui entourait Tjeku. Il n'entendait que ça, même : la mer, la mer, la mer.

Il levait le pouce depuis des heures, comme dans les films. Mais personne ne s'arrêtait. Pays de merde. Les voitures filaient toutes vers le nord, lancées comme des dératées. Il n'y avait qu'une route, cette quatre voies, et tout le monde allait dans le même sens, Ijon, puis Arqa, et au-delà, leur destin. Même les voies en direction du sud étaient envahies par des voitures qui fonçaient vers le nord.

Pourquoi personne ne s'arrêtait ?

Parce que c'est tous des chiens, voilà pourquoi.

Au crépuscule, alors que tous fuient un pays en proie à l'apocalypse, Joseph fait du stop à la frontière sud. Maryam s'arrête.

Ensemble, le temps d'une nuit, ils filent vers le nord, traversent un territoire qui explose sous leurs yeux. De forêts profondes en villages en ruines, de bien mystérieuses rencontres – un dauphin, un vieillard, un ange peut-être... – ravivent leurs blessures, leurs amours, et les confrontent à la violence qui les habite. Et là-haut, plus ardente que toutes, l'étoile du Nord, la Septentrionale, éclaire leur chemin.

Dans une langue sublime, se jouant des registres et des attentes, Karim Kattan signe un roman d'une intense vibration, où s'entrelacent l'antique et le contemporain, le mythe et la merveille.

elyzad

19,50 €



9 782494 463790